

JOURNAL EN PUBLIC

MAURICE NADEAU

« Sartre revient ». Avec cette manie des commémorations, il fallait s'y attendre. Le centenaire était encore loin, 2005, le vingtième anniversaire de sa mort fera l'affaire.

Ne nous en plaignons pas. Le postulant au Paradis ayant traversé l'inévitable Purgatoire, il n'est pas mauvais que les uns (ils se font rares) se souviennent, que les autres (d'entre trente et cinquante ans aujourd'hui) prennent la mesure d'un homme qui a tenu une si grande place dans cet après-guerre, entre les années 45-70.

Une mesure difficile à prendre tant elle oblige à reparcourir avec lui les terrains qu'il a labourés, de la philosophie à la littérature et à la politique, et bien que son action sur les esprits ait été encore d'une autre nature : morale, si j'ose dire. « Qu'en dirait Sartre ? Que ferait Sartre ? » Ces questions je les ai entendues. Elles préoccupaient même ceux qui le combattaient, même les ennemis qu'il se plaisait à susciter par ses déclarations tranchantes plus encore que par ses ouvrages. Il a fallu qu'il tombe dans le militantisme aveugle pour perdre le crédit qu'il s'était légitimement acquis. Il était devenu ce contre quoi, par sa vie et ses ouvrages, il avait lutté une grande partie de sa vie : un esprit asservi.

Prendre la mesure de cet homme c'est mesurer l'impact que pourrait avoir sur les générations actuelles des fictions littéraires comme *La Nausée* ou *les Mots*, (qu'on étudie présentement dans les classes), philosophiques comme *L'Être et le Néant*, philosophico-romanesques comme son *Flaubert*. C'est-à-dire, plus que l'homme même, une œuvre. Le petit homme bigle s'est effacé et, davantage encore, s'il a jamais existé, le « sartrisme ». Ils ont été portés en terre par la foule des ex-étudiants de Mai 68. Sartre a été vite remplacé par de nouveaux maîtres : Foucault, Barthes, Lacan, Deleuze, généralement peu empressés de s'acquitter de leur dette à son endroit.

De ces nombreux et intéressants ouvrages suscités par l'écho d'un phénomène vieux maintenant d'une quarantaine d'années, *La Quinzaine* rendra prochainement compte. Je me contenterais de signaler, parce que je l'ai lu de bout en bout avec un intérêt qui ne s'est pas démenti, l'ouvrage de Bernard-Henri Lévy, *Le siècle de Sartre*. Une « enquête philosophique » selon l'auteur. D'une parfaite lisibilité, révélant un esprit informé, érudit même, mais se gardant de tout pédantisme, nuancé, honnête dans l'examen de ces « pour » et ces « contre » qui respectent le lecteur, sans que l'auteur cherche à dissimuler sa sympathie pour le modèle. Un beau travail, comme on dit, et qui corrige, pour moi, l'image d'un BHL dont je me souviens soudain qu'il fut agrégé de philo et élève de Normale Sup'.

« Sartre revient » ; Gide, lui, est revenu. Et depuis un certain temps. Ce qui n'empêche pas de relire, puisqu'il paraît à presque cinquante ans de distance, cet *A la recherche d'André Gide* qu'écrivit Pierre Herbart.

C'était au lendemain de la mort de Gide (dont Herbart fit pour *La Quinzaine* un récit inoubliable) et alors qu'Herbart, comme l'écrit Elisabeth Porquerol dans sa « présentation », était « asservi par la drogue », fuyant tout travail et, bien sûr, impécunieux. On lui suggère, on le contraint amicalement : pourquoi n'écrivez-vous pas vos souvenirs sur votre grand ami ? Il est à Cabris, dans la fameuse maison quelque peu commune et dans une bonne ambiance.

Cet *A la recherche d'André Gide* est l'ouvrage le plus amicalement féroce qu'on ait écrit sur Gide. Un autre ami de Gide, Roger Martin du Gard, s'était borné à moquer ses ridicules. Herbart, lui, fait une étude de caractère : la constante volonté de séduire de son aîné, sa peur d'être déçu et de décevoir qui lui fait accumuler impolitesse et pataqués, son goût du sordide dans ses amours pédophiles, son manque de rigueur intellectuelle et de fiabilité, une amoralité naturelle qui le fait recourir aux conduites insolites comme se conformer « aux normes les plus banalement conventionnelles ».

L'avers de la médaille c'est l'investissement complet de Gide dans son œuvre et qui, à chacun des manques et des défauts de l'homme, trouve, dans une sorte de conquête héroïque, « l'antidote que réclamait son œuvre pour s'épanouir ». Il fut « passionnément aimé » de ses pairs, chose rare de la part de gens de lettres comme lui. Ce que « l'on chérissait en Gide », déclare Herbart qui, lui aussi l'admirait, « c'était l'homme en face de l'œuvre, par rapport à l'œuvre ». Pour tous, un exemple de probité et de courage.

La rumeur signale deux « nouveautés » que *La Quinzaine*, me dit-on, ne devrait pas ignorer.

J'ai donc lu *L'Adversaire*, de M. Emmanuel Carrère, dont j'avais trouvé bien fade le précédent ouvrage, couronné par le Fémina. A partir d'un épouvantable fait divers, le massacre, il y a quelques années, par un Jean-Claude Romand, de sa femme, de ses enfants et de ses parents, M. Carrère a filé un récit qu'on hésite à nommer « roman » pour la raison qu'il a fait connaissance avec le meurtrier, qu'il a assisté à son procès, qu'il a correspondu avec lui. Cela aurait pu être le roman d'un imposteur, le nommé Jean-Claude Romand, faux médecin, faux fonctionnaire d'une grande institution genevoise durant dix-huit ans et qui massacre ses proches pour ne pas subir la honte d'être découvert par eux, et on imagine ce que Balzac

aurait fait de ce personnage. La réalité dépasse la fiction, on le veut bien, mais on était peut-être en droit d'attendre, de la part de l'auteur, la recherche des motifs d'une inraisonnable conduite de Gribouille. M. Carrère se contente d'un reportage, bien mené certes, et qui ménage le suspense, mais qui finalement déçoit par sa chute dans la bondieuserie. « L'adversaire », ah, bon ! c'était lui, celui dont on s'interdit de prononcer le nom.

Autre histoire diabolique que *La question humaine* de M. François Emmanuel. Et qui se lit, elle aussi, avec un certain intérêt. La part de fiction est ici plus importante et tourne même à la fabrication, de la bonne fabrication, sèche, à angles aigus comme d'un bâti de fil de fer.

Dans la filiale française d'une firme allemande un « conseiller d'entreprise » est invité par le PDG à enquêter sur le directeur de ladite filiale, allemand lui aussi. Laissons au lecteur le soin de démêler les fils de l'histoire personnelle du PDG et de son directeur en proie à une sorte de folie qui le mène presque au suicide, tous deux victimes à des titres différents du nazisme, intellectuellement et moralement empoisonnés. Au point d'utiliser pour le bon fonctionnement de l'entreprise le vocabulaire des camps de concentration.

Histoire terrible par ses arrières-fonds et menée à la façon d'un polar. Ici aussi la réalité fait irruption dans la fiction. Une autre réalité et qui mettait en scène des « humains » non des entités définies par leurs antécédents et leur fonction. Une démonstration efficace, sans doute, mais sommaire.

J'aurais aimé dire tout le bien que je pense d'une lecture pourtant éprouvante : celle du *Journal* de Michel Polac. Entreprise gigantesque que celle de ce vieux camarade (il a quinze ans de moins que moi) noircissant depuis l'âge de quatorze ans des milliers de pages, plus de vingt mille paraît-il. Une bonne âme en a extrait les 600 qu'on nous donne à lire et qui regardent les années 1980-1998.

Une longue plainte ressuscitée sur les malheurs du corps et les affres de la vieillesse qui pointe, sur les insatisfactions (pas toujours) d'un donjuanisme engendré par la célébrité médiatique, sur l'échec d'un écrivain qui ambitionnait d'être, drôle d'idée, un autre Albert Camus.

Parce sincérité, une franchise qui font mal parce qu'elles invitent à se regarder soi-même dans la glace. |

Bernard-Henri Lévy, *Le siècle de Sartre*, Grasset.
Pierre Herbart, *A la recherche d'André Gide*, Le Promeneur.
Emmanuel Carrère, *L'Adversaire*, POL.
François Emmanuel, *La question humaine*, Stock.
Michel Polac, *Journal*, Pages choisies par Pierre-Emmanuel Dauzat, 1980-1998, PUF.